

“ que, au fond, ses contributions paraissent beaucoup plus onéreuses qu'elles ne le sont réellement.”

Nous nous permettrons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le fait que le *Conseil Général*, à sa dernière convention, a supprimé plusieurs de ces honoraires en question, afin de corriger précisément le défaut qui fait l'objet de cette critique. Ce détail paraît avoir échappé à l'attention de l'auteur.

Cet article se termine en ces termes :

“ Comme institution d'assurance et de prévoyance, l'Alliance Nationale nous paraît donc organisée dans de bonnes conditions et nous croyons que, avec une bonne administration, elle pourra arriver à un légitime succès.

Le but moral qu'elle s'est donné, la défense des droits de notre nationalité, la diffusion de notre langue et de l'influence française, n'est pas de nature à diminuer les sympathies que nous ressentons à son égard.”

Ce témoignage nous équivoque de confiance dans notre institution, de la part d'un organe accrédité de la finance et du commerce, est un nouveau gage de la prévoyance et de la sagesse de ses fondateurs. Le concours des hommes d'affaires les plus en vue de Montréal et de toute la province ne nous a pas fait défaut jusqu'ici. Quand, à la liste de nos fondateurs qui contient des noms les plus favorablement connus dans le monde des affaires, nous pouvons ajouter ceux de MM. Bousquet, gérant de la Banque du Peuple, L. J. Forget, président de la Cie des Chars Urbains de Montréal, et nombre d'autres qu'il serait trop long de citer, et qui ont demandé leur admission dans la société, nous n'avons pas lieu de nous étonner de la poussée générale qui a entraîné au-delà de 2,500 membres dans l'Alliance Nationale en moins de 22 mois d'existence et qui en a fait, dès ses débuts, l'une des associations les plus fortes de cette province.

A travers les auteurs célèbres

— PORTRAITS —

NAPOLÉON

Des bords du Nil un homme avait reparu, déjà célèbre par de grands succès dans les combats, illustré même par les revers d'une expédition lointaine et merveilleuse ; habile à tromper comme à vaincre, et jetant sur son retour fugitif tout l'éclat d'une heureuse témérité. Sa jeunesse et son audace semblaient lui donner de l'avenir. Ce luxe militaire de l'Orient, qu'il ramenait avec lui comme un trophée, ces drapeaux déchirés et

vainqueurs, ces soldats qui avaient subjugué l'Italie, et triomphé sur le Thabor et au pied des Pyramides ; toute cette gloire de la France, qu'il appelait sa gloire, répandait autour de son nom un prestige trop dangereux chez un peuple si confiant et si brave. Il avait rencontré, il avait saisi le plus heureux prétexte pour le pouvoir absolu : de longs désordres à réparer. Son ardente activité embrassait tout pour tout envahir. Génie corrompue, il avait cependant rétabli les autels ; funeste génie, élevé par la guerre, et devant tomber par la guerre, il avait pénétré d'un coup d'œil l'importance du rôle de législateur ; il s'en était rapidement emparé dans l'intervalle de deux victoires ; et dès lors au bruit des armes, il allait exhausser son despotisme sur les bases de la société qu'il avait raffermies. On n'apercevait encore que le retour de l'ordre et l'espérance de la paix. Les maux de l'ambition, l'onéreuse tyrannie d'une guerre éternelle, le mépris calculé du sang français, la suppression de tous les droits publics, se développèrent plus lentement, comme de fatales conséquences qu'enfermait l'usurpation, mais qu'elle n'avait pas d'abord annoncées.

(VILLEMAIN.)

— PASCAL —

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'on parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.

(DE CHATEAUBRIAND.)